

## LE BANQUET DE VICTOR HUGO

Le banquet donné en l'honneur de Victor Hugo a eu lieu en février dernier à l'hôtel Continental. Le grand poète était entre Mme Edouard Lockroy et Mme Edmond Adam, avec les enfants de Charles Hugo et de M. Ernest Lefèvre en face de lui. M. Camille Doucet, président de la Société des auteurs dramatiques, et M. Edmond About, président de la Société des gens de lettres, occupaient les places d'honneur avec M. Got, doyen de la Comédie-Française : MM. Emile Augier, John Lemoine, Sully-Prudhomme, Edouard Pailleron, représentaient l'Académie à ce banquet tout littéraire, tout cordial, où des députés, des sénateurs, des critiques, quelques-uns des artistes—trop rares—qui ont interprété les œuvres de Victor Hugo, étaient venus s'asseoir.

M. Camille Doucet, qui présidait le repas, à côté de Victor Hugo, avait bien voulu se charger non pas de porter un toast, mais de donner la parole aux orateurs chargés des toasts.

Voici ce premier toast :

« Messieurs,

« Je n'abuserai pas de la parole ; je ne la prends pas pour prononcer un discours, mais pour vous en annoncer deux : vous y gagnerez doublement.

« Devant celui qui—sous toutes les formes—représente au plus haut degré le génie des lettres françaises, c'est naturellement au président des gens de lettres que revenait l'honneur d'exprimer, au nom de tous, les sentiments qui nous animent à cette table commune, dans un même respect, dans une même admiration.

« De leur côté, MM. les artistes dramatiques dont nous saluons ici la présence, avaient tout droit de joindre leur hommage au nôtre, ayant eu la bonne fortune d'être, dans maintes rencontres, associés à la gloire du maître.

« Le doyen de la Comédie-Française, doyen par le talent plus que par les années, M. Got, sera leur digne interprète.

« Voilà, messieurs, ce que j'étais chargé de vous dire.

« Voilà le programme que vous proposez, pour le dessert, les organisateurs de cette fête.

« Et maintenant, je le répète, la parole est à M. le président de la Société des gens de lettres, à notre cher confrère et ami Edmond About.»

M. Edmond About s'est alors levé et a lu ce discours, qui, d'un bout à l'autre, a conquis cette assemblée de lettrés. Cette langue claire, vibrante, vraiment française, faisait plaisir à entendre, et le succès de M. About a été très vif. Il y a, en politique, des discours qui conduisent au portefeuille et qu'on appelle des *discours-ministres*. Celui-ci est un *discours-académicien*, et les *immortels* qui étaient là autour de l'immortel Hugo l'ont applaudi dans ce sens-là.

C'est une des meilleures pages de M. Edmond About, qui en a tant écrit d'exquises :

« Messieurs,

« Au nom de la grande famille des lettres, qui comprend les poètes, les auteurs dramatiques, les romanciers, les critiques, les publicistes, je remercie Victor Hugo de l'honneur qu'il nous fait et de la bienveillance qu'il nous témoigne en venant inaugurer parmi nous la 82<sup>e</sup> année de sa gloire. Les jeunes gens qui sont ici n'oublieront jamais cette soirée ; les hommes mûrs en garderont à l'hôte illustre du banquet du 27 février une profonde reconnaissance.

« Mais ce n'est pas seulement aujourd'hui, c'est tous les jours, depuis plus de soixante ans, que Victor Hugo nous honore, tous tant que nous sommes, et par l'éclat de son génie, et par l'inépuisable rayonnement de sa bonté. Celui que Chateaubriand saluait à son aurore du nom d'enfant sublime est devenu un sublime vieillard, sans que l'on ait pu signaler dans sa longue et magnifique carrière, soit une défaillance du génie, soit un refroidissement du cœur.

« Ce n'est pas une médiocre satisfaction pour nous, petits et grands écrivains de la France, de constater que le plus grand des hommes de notre siècle, le plus admiré, le plus applaudi, le plus aimé, n'est ni un homme de guerre, ni un homme de science, ni un homme d'argent, mais un homme de lettres.

« Je ne vous dirai rien de son œuvre : c'est un monde. Et les mondes ne s'analysent pas au dessert entre la poire et le fromage. Parlons plutôt de la fonction sociale qu'il a remplie et qu'il remplira encore longtemps, j'aime à le croire, au milieu de nous.

« Dès son avènement, ce roi de la littérature a été un roi paternel. Il a laissé venir à lui les jeunes gens, comme avant-hier, dans sa maison patriarcale, il laissait venir à lui nos enfants. Qui de nous ne lui a pas fait hommage de son premier volume ou de son premier manuscrit, vers ou prose ? A qui n'a-t-il pas répondu par une noble et généreuse parole ? Qui n'a pas conservé, dans l'écrin de ses souvenirs, quelques lignes de cette puissante et caressante main ? Des écrivains qu'il

a encouragés on formerait, non pas une légion, mais une armée. Il n'a jamais découragé personne. Ses ennemis et ses rivaux, du temps qu'il en avait, lui ont quelquefois reproché cette prodigalité du sourire et cette intempérance du bon accueil. On a dit qu'il distribuait trop uniformément ses éloges sans tenir compte de la disproportion des talents.

« Cette faute, messieurs, si c'en est une, ne doit pas être imputée à l'homme, mais à l'altitude où il siège et à l'optique des sommets. Le mont Blanc n'est pas bien placé pour mesurer exactement la hauteur des sapins et des mousses qui végètent à ses pieds. Il est probable aussi que les fleuves, les ruisseaux et les rivières sont des forces égales aux yeux de l'Océan. Admettons, si l'on veut, que Victor Hugo est trop grand pour être un juge impeccable ; mais cette supériorité a quelques droits à notre indulgence, car elle a produit des changements merveilleux dans l'esprit du peuple français en général, et particulièrement dans les mœurs de notre littérature.

« Notre pays, messieurs, avait toujours été rebelle à l'admiration. On ne pouvait pas lui reprocher de gâter ses grands hommes. La médiocrité se vengeait du génie en lui tressant des couronnes où les épines ne manquaient pas. Tandis que nos voisins d'Europe mettaient une complaisance visible à idéaliser leurs idoles de chair et d'os, nous prenions un malin plaisir, c'est-à-dire un plaisir national à martyriser les nôtres. Pour corriger ce mauvais instinct, il a fallu non seulement le génie de Victor Hugo et les acclamations du monde entier, mais encore l'action du temps et la longueur d'une existence bien remplie. On dit en Italie : « *Chi dura vince.* » Victor Hugo a vaincu parce qu'il a duré. C'est depuis quelques années seulement que ses concitoyens se sont décidés, non sans efforts, à célébrer son apothéose. Cette résolution, un peu tardive, mais sincère, nous a relevés aux yeux du monde, peut-être même à nos propres yeux. Nous nous sentons meilleurs depuis que nous sommes plus justes. Ces querelles d'écoles, dont les hommes de mon âge n'ont pas encore oublié la fureur, se sont apaisées par miracle devant l'ancien généralissime des romantiques, assis à côté de Corneille dans l'Olympe de la littérature classique.

« L'œuvre de pacification ne s'arrête pas là. Il s'est produit, grâce à l'illustre maître, une détente sensible dans le monde orageux de la politique : j'en atteste les hommes de tous les partis qu'une même pensée, un sentiment commun, une admiration fraternelle a rapprochés ici, qui s'y sont assis coude à coude, qui ont rompu le pain ensemble et qui, entre les luttes d'hier et les batailles de demain, célèbrent aujourd'hui la trêve de Victor Hugo.

« Messieurs, un grand artiste qui inspira quelques centaines de passions, Franz Liszt, disait un jour avec une pointe d'orgueil bien légitime : « Mes maîtresses ne se querellent jamais, parce qu'elles s'aiment en moi. » Dans un autre ordre de sentiments, permettez-moi de vous dire : « Aïmons-nous en Victor Hugo et n'oublions jamais dans nos dissentiments, hélas ! inévitables, que le 27 février 1883 nous avons bu tous ensemble à sa santé. »

« A la santé de Victor Hugo. »

M. Got a ajouté à ce salut des gens de lettres le salut des comédiens :

« Messieurs,

« C'est un grand honneur pour moi d'avoir été appelé à prendre ainsi la parole dans ce banquet.

« Je ne le dois qu'à mon âge et à mon rang d'ancienneté, mais, tout périlleux qu'il me semble d'élever la voix sur un tel sujet et devant une pareille assemblée, je n'ai pas voulu me soustraire à ce devoir, puisqu'il me permet de saluer, en personne, le maître, au nom de ceux qui représentent ici le théâtre.

« Un autre a pu apprécier dignement l'ensemble de son œuvre puissante, au nom des gens de lettres, et vos applaudissements ont prouvé qu'il avait dit,—et dit à merveille,—notre pensée à tous.

« Mais la corde dramatique n'est-elle pas, sinon la première, du moins la plus retentissante de cette lyre incomparable qui, depuis soixante années, vibre sans trêve à tous les grands souffles de la passion et de l'idéal ?

« Permettez-nous donc, messieurs, à nous autres comédiens, porte-voix de chaque jour et intermédiaires vivants entre le poète et la foule, de vous dire avec quelle joie pieuse nous avons senti monter par degrés l'admiration et le respect autour de ces drames immortels.

« Heureux ceux d'entre nous qui ont pu s'élever à la hauteur de ses inspirations ! Heureux même ceux dont sa bonté sereine a daigné encourager le dévouement et soutenir les défaillances !

« Et c'est ma gratitude qui vous porte ce toast, cher et vénéré Maître.

« A Victor Hugo ! »

Victor Hugo a pris alors la parole, très pâle et très ému :

« Je ne puis, a-t-il dit, dire qu'un seul mot... Camille Doucet l'a bien compris... Je suis ému : je vous offre

cette émotion... Vous êtes tous ici mes confrères, mais dans ce mot, il y a *frères*... Je vous demande la permission de me rasseoir, ému et reconnaissant ! »

L'émotion du poète était grande, en effet, mais virile. Des acclamations lui ont répondu, et il est resté jusqu'à onze heures, s'entretenant encore avec ses hôtes et ses amis.

Pendant ce temps, deux Américaines, logées à l'hôtel Continental, sollicitaient l'honneur de boire dans le verre où avait bu Victor Hugo.

Il y avait, pour applaudir Victor Hugo, cent trente convives, ayant tous un nom, une personnalité, une renommée, petite ou moyenne, comme a dit M. About. Mais, parmi ceux qui n'avaient pu assister à cette glorification des quatre-vingt-un ans du poète, beaucoup songeaient à lui, à la même heure, et les organisateurs du banquet ont reçu de M. Arsène Houssaye, indisposé, cette lettre—sorte de toast des absents :

« Si on porte des toasts, n'oubliez pas d'en porter un de la part des absents. Songez que si vous êtes cent cinquante à la fête, il y a cent cinquante mille esprits hors ligne qui acclament Victor Hugo et lui veulent cent ans, comme à Titien—pour ne pas parler des patriarches.»

Beaucoup d'entre les convives auront disparu que Victor Hugo sera encore là, debout, pour entendre « boire » à son anniversaire.

## LE COURONNEMENT DU CZAR

On sait que le couronnement de l'empereur Alexandre III est définitivement fixé au mois de mai prochain. Nous avons même déjà donné quelques détails sur les préparatifs qui sont faits dans ce but à Moscou. En voici d'autres également intéressants que nous apportent les journaux russes.

Les joailliers de la cour sont, en ce moment, occupés à Saint-Petersbourg, à mettre en état les insignes de la couronne, dont la valeur est estimée à trente-deux millions de francs.

La couronne, qui vaut trois millions, est ornée de magnifiques diamants, de cinquante-quatre perles énormes et sans défaut, et d'un rubis d'une grosseur phénoménale ; le travail en est admirable. (Œuvre du joaillier genevois Pauszié, elle a servi, la première fois, pour le couronnement de Catherine II.)

Le spectre, qui a été confectionné pour le couronnement de Paul I<sup>er</sup>, est orné du fameux diamant l'Orlof, qui sort, ainsi que le *Koh-i-Nor*, du trésor du Grand Mogol.

Il resta pendant des siècles à l'état brut, et, passant de main en main, il fut enfin acquis, pour un prix dérisoirement minime, par un Arménien du nom de Lasarew, qui le fit tailler à Amsterdam où Alexis Orlof l'acheta au prix de deux millions de roubles, pour l'offrir à l'impératrice Catherine. L'Orlof, qui pèse huit carats de plus que le *Koh-i-Nor*, est estimé aujourd'hui à huit millions de francs.

Le trône double qui doit servir pendant les fêtes du couronnement est exécuté à Moscou et à St-Petersbourg, c'est-à-dire le podium et le ciel à Moscou, et les deux sièges à St-Petersbourg. Le dessin est fait rigoureusement dans le style antique russe. Le trône sera fait de bois de chêne noir. Trois marches mènent à l'estrade où seront placés les sièges.

Sur l'estrade s'élèvent quatre colonnes hautes de trois mètres et d'un diamètre de trente centimètres, portant un ciel sur lequel il y a une tour octogone ; aux quatre coins du ciel s'élèvent quatre tours moins grandes. Ces tours sont reliées entre elles par cinquante-six niches, chacune portant les armoiries d'un gouvernement russe.

Au-dessus des niches de la tour principale se trouvent vingt-quatre ornements saillants dans le style vieux-russe. Les tours des quatre coins, ainsi que la tour principale, portent à leurs sommets des aigles, les ailes repliées. Le fond est tendu de velours rouge avec des aigles brodés en or ; des deux côtés du trône, des draperies en velours rouge avec franges en or.

La hauteur du trône sera en tout de huit mètres. (Le mètre mesure 3 pieds.)

Le trône coûtera 25,000 francs, sans compter les draperies.

Le dais qui abritera le czar et la czarine pendant le cortège s'appuiera sur douze montants dorés et affectera la forme d'un rectangle de neuf arches de long sur quatre de large. Au milieu, sur la doublure d'hermine, se détacheront les grandes armes impériales, entourées de dix autres écussons principaux, et aux coins figurent les chiffres de Leurs Majestés. Vingt festons pendant sur les côtés porteront des aigles à deux têtes ornés de broderies d'or et d'argent. Les quatre coins du dais seront également surmontés d'aigles et dans les intervalles, huit panaches de plumes d'autruches se dresseront sur chacun des côtés. De l'extrémité supérieure des montants pendront des cordons d'or et d'argent à glands d'or.

On a commandé deux manteaux de pourpre doublés